

MÉMOIRES  
DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE  
DU MIDI DE LA FRANCE



Tome LXXIII - 2013

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DU CONSEIL DÉPARTEMENTAL DE LA HAUTE-GARONNE

## LA PRÉSENCE HISPANIQUE A TOULOUSE ET DANS LE MIDI TOULOUSAIN AU COURS DE LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE - QUELQUES ASPECTS -

par Christian PÉLIGRY\*

Encerclée de murailles qui la séparaient du plat pays, la ville des capitouls conservait toujours *intra muros* un aspect rural qui surprendrait le Toulousain d'aujourd'hui ; au-delà s'étendait le « gardiage » de la ville, avec ses milliers de parcelles cultivées, ses champs, ses jardins, ses vergers, et même ses vignes. Elle comptait environ quarante mille habitants à l'époque d'Anne d'Autriche ; sa population avait approché sinon dépassé le chiffre de cinquante mille au siècle précédent, quand florissait le commerce du pastel, et ne retrouva le même niveau que bien plus tard, vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, pour atteindre sans doute soixante-quatre mille habitants, à la veille de la Révolution<sup>1</sup>. La guerre, le renversement de la conjoncture, aggravé par des catastrophes naturelles et des crises de subsistances à répétition, les terribles épidémies de peste (celle de 1628-1632 surtout, provoquée selon certaines rumeurs par un homme venu de Catalogne) ont meurtri, amoindri, appauvri une ville qui traversa alors une longue période d'étiollement économique<sup>2</sup>. Le Haut-Languedoc avait cessé d'être un pays de cocagne : il était révolu le temps où l'on expédiait vers l'Espagne cent mille ou cent vingt mille balles de pastel dont la vente enrichissait de gros négociants tels que Lancefoc, Delpech, Boysson, Assézat ou le castillan Jean Bernuy<sup>3</sup>. Les hommes d'affaires toulousains qui réussirent un instant à entraîner leur ville dans le courant du grand commerce international s'étaient à présent raréfiés, laissant la place à des hommes moins entreprenants, plus soucieux peut-être de revêtir la livrée rouge et noire des capitouls ou d'acquérir une charge au Parlement que d'investir dans les opérations incertaines du négoce. Malgré une situation géographique privilégiée et l'abondance de ressources naturelles, Toulouse et le Midi toulousain semblaient comme frappés de langueur, au XVII<sup>e</sup> siècle ; pour autant gardons-nous de pousser au noir les couleurs sombres du tableau : on envoyait du blé en Espagne, les bonnes années, des toiles aussi, et la péninsule expédiait vers nos régions la laine qui alimentait une industrie textile traditionnellement active. Les Toulousains, observait Michel Taillefer, ne sont pas que des hommes de robe et de plume ; « beaucoup d'entre eux cultivent la terre, travaillent dans des ateliers artisanaux, se livrent au petit et au grand commerce, dirigent des manufactures »<sup>4</sup>.

\* Communication présentée le 20 novembre 2012, cf. *infra* « Bulletin de l'année académique 2012-2013 » p. 279.

1. Jean COPPOLANI, *Toulouse, étude de géographie urbaine*, Toulouse, Privat-Didier, 1954, pp. 97 et suivantes. Michel TAILLEFER, *Vivre à Toulouse sous l'Ancien Régime*, Paris, Perrin, 2000, p. 85-87.

2. J. COPPOLANI *Toulouse...*, M. TAILLEFER, *Vivre à Toulouse...*, p. 139-146 ; Joseph ROUCAUD, *La Peste à Toulouse des origines au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Toulouse, librairie Marqueste, 1919, p. 101-261. Un témoin oculaire, auteur d'un *Narré de l'épidémie* (celle de 1628-1632), nous a laissé un tableau hallucinant de Toulouse après les ravages de la peste. Le Père Gabriel de Saint-Nazaire, qui rédigea à la fin du siècle une chronique des Capucins de la province d'Aquitaine, ne s'exprime pas autrement : « l'on ne voyait dans la ville, écrit-il, que les tristes images de la mort ». Enfin l'intendant Miron fournit des indications plus complètes sur les pertes humaines subies à cette époque par Toulouse, à la suite des épidémies mais aussi en raison de la famine, de la misère et des inondations qui ont détruit plusieurs quartiers de la ville ; Cf. *Histoire générale du Languedoc*, par Dom CL. DEVIC et Dom J. VAISSÈTE, Toulouse, Privat, 1876, t. XIV, pp. 2 et suivantes.

3. J. COPPOLANI *Toulouse...*, p. 67-69 et Gilles CASTER, *Le Commerce du pastel et de l'épicerie à Toulouse de 1450 environ à 1561*, Toulouse, Privat, 1962.

4. M. TAILLEFER, *Vivre à Toulouse...*, p. 203. Jean-Michel MINOVEZ, *La puissance du Midi : drapiers et draperies de Colbert à la Révolution*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012. Au XVII<sup>e</sup> siècle, les relations commerciales entre Toulouse et le Nord-Est de la péninsule sont attestées dans les documents d'archives comme le montre Patrice POUJADE, « Toulouse et le commerce pyrénéen à l'époque moderne. Quelques pistes à travers le haut pays de Foix », dans *Toulouse, une métropole méridionale : vingt siècles de vie urbaine*, Toulouse, Framespa, collection « Méridiennes », 2009, vol. I, p. 457-466.

Il n'en reste pas moins qu'à la fin du siècle, l'intendant Lamoignon de Basville déplorait la faiblesse du secteur tertiaire dans cette province : « Il n'y a presque point de commerce, écrit-il sévèrement, en parlant de Toulouse. Le génie des habitants ne les y porte pas ; ils ne peuvent d'ailleurs souffrir les étrangers... »<sup>5</sup>

L'histoire des relations franco-espagnoles nous enseigne que les Pyrénées n'ont jamais été un obstacle naturel insurmontable encore moins une frontière imperméable entre nos deux pays ; du reste il fallut attendre les traités de Bayonne de 1856, 1862 et 1866, pour qu'en soient fixées avec précision les limites. Mais l'Espagne ne semblait-elle pas plus proche de Toulouse à l'époque de Louis XIII et d'Anne d'Autriche ? Le Roussillon, le Conflent et la moitié de la Cerdagne ne furent détachés qu'en 1659 de la Catalogne à laquelle ils appartenaient depuis quatre cents ans – hormis la brillante mais éphémère parenthèse du royaume de Majorque –<sup>6</sup> et c'est à partir du milieu du XVII<sup>e</sup> siècle que les archevêques d'Auch s'intitulèrent « primats de Novempopulanie et du royaume de Navarre » ; titre à tout le moins honorifique mais qui en dit long sur les mentalités. En 1817, les actes de chancellerie précisaient même « *utriusque Navarrae primas* », « primat des deux Navarre »<sup>7</sup>. Rappelons enfin que depuis le XIII<sup>e</sup> siècle une pléiade de bastides émaillait le Midi toulousain, parée de noms prestigieux qui répercutaient comme un écho lointain venu de l'Espagne chrétienne et de l'Espagne musulmane : Valence, Grenade, Cordes [Cordoue], Barcelone, Pampelonne ! L'Espagne aux portes de Toulouse : il s'agissait bien et il s'agit toujours d'une réalité vivante, quotidienne, profondément enracinée.

Sur une toile de fond en grisaille où la famine et la maladie projetaient par intermittence le spectre de la mort, la vie cependant reprenait son cours, dans l'éclat des fêtes religieuses, des réjouissances publiques, des carrousels et des joyeuses entrées, comme celle de Louis XIII en novembre 1621 : le roi traversa une ville en liesse, passant sous des arcs de triomphe décorés de constellations, d'emblèmes et de devises dont 117 étaient rédigées en latin, 38 en français, 26 en espagnol<sup>8</sup>. Les capitouls offrirent au roi et à sa suite une collation composée de fruits, de macarons, de confitures, de petits gâteaux appelés gimblettes et aussi de sucreries venues à dos de mules depuis Saragosse en passant par le Somport<sup>9</sup>. À y regarder de près, Toulouse présentait au XVII<sup>e</sup> siècle un caractère hispanique affirmé dont Jean Sermet avait su percevoir l'extraordinaire permanence dans son discours de réception à l'Académie des Jeux floraux, en 1955<sup>10</sup> : « le lacs presque inextricable des rues zigzagantes, toujours conservées dans les quartiers Malaret, Saint-Georges et Saint-Rome », les « mirandes » ouvertes à l'étage supérieur des maisons ou des tours, les piliers de bois à chapiteau horizontal sculpté et orné, que l'on appelle *zapata* outre-Pyrénées, tout cela faisait à chaque instant resurgir l'Espagne sous les yeux de cet ancien pensionnaire de la Casa de Velázquez. Lorsqu'il réalisa, en géographe, quelques années plus tard, une étude comparée de Toulouse et de Saragosse en insistant sur leur similitude<sup>11</sup>, ne venait-il pas en définitive corroborer l'impression fugitive du voyageur Barthélémy Joly qui parcourait vers 1603-1604 la cité aragonaise en évoquant « les grands logis de briques » de notre ville ? Barthélémy Joly se croyait à Toulouse dans les rues de Saragosse<sup>12</sup> ! Sans doute remarque-t-on moins de constructions civiles après 1630, en raison même des difficultés économiques, mais le paysage urbain gardait toujours sa riche parure d'hôtels particuliers qu'avaient édifiés, à l'heure de la prospérité, les représentants du grand

5. *L'Intendance du Languedoc à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Edition critique du mémoire « pour l'instruction du duc de Bourgogne »*, par Françoise MOREIL, Paris, CTHS, 1985, notamment p. 230-231.

6. Par le Traité des Pyrénées, le roi de France acquérait non seulement le Roussillon mais aussi trente-trois villages de Cerdagne ainsi que le Conflent : cf. Peter SAHLINS, *Frontières et identités nationales : la France et l'Espagne dans les Pyrénées depuis le XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Belin, 1996. Jean SERMET, *La Frontière hispano-française des Pyrénées et les conditions de sa délimitation*, Pau, Amis des livres pyrénéens, 1983.

7. Jean-François BLADÉ, « Influence des métropolitains et des archevêques d'Auch en Navarre et en Aragon depuis la conquête de l'Espagne par les musulmans jusque vers la fin du onzième siècle », dans *Annales du Midi*, 1897, p. 5-24.

8. Barnabé FARMIAN DE ROSOI en donne une description détaillée dans ses *Annales de la ville de Toulouse*, t. IV, Paris 1776, p. 262-300. Cf. aussi ALARD, *Entrée du Roy à Tolose*, A Tolose, Raimond Colomiès, 1622.

9. Antonia JANIK, « L'Entrée et le séjour de Louis XIII à Toulouse en novembre 1621 », dans *Annales du Midi*, t. 216, 1996, p. 421-439.

10. Jean SERMET, *Toulouse et l'Espagne ; discours de réception de M. Jean Sermet à l'Académie des Jeux Floraux ; suivi de la réponse de M. Emile Pelletier*, Toulouse, imprimerie préfectorale, 1955, 94 p.

11. Jean SERMET *Toulouse et Zaragoza, comparaison des deux villes*, dans *Bonner geographische abhandlungen*, heft 39, Bonn, 1969, 75 p. L'auteur a en effet « la conviction que très probablement Toulouse et Zaragoza sont, et pas sur le plan seul de la Géographie, les deux villes les plus exactement jumelles qui se puissent voir en Europe ».

12. « Voyage en Espagne », publié par L. BARRAU-DIHIGO dans la *Revue hispanique*, 1909, p. 535 : « Saragosse ressemble mieux à Tholose qu'autre ville de France que j'aye vue, ayant de mesme ces grans logis de brique ». Barthélémy Joly, conseiller et aumônier du roi de France, faisait partie de la suite du P. Boucherat, abbé de Citeaux.

commerce, du Parlement et de l'Université<sup>13</sup>. À partir des années 1936-1937, Clémence-Paul Duprat s'enflamma pour une thèse qui mettait en évidence de troublantes analogies entre les œuvres plateresques de l'Espagne et le décor sculpté des demeures toulousaines. Si l'on suit jusqu'au bout sa démarche, les termes et les cariatides de nos vieux hôtels « viennent vraisemblablement de l'école de Valladolid où le style réaliste de l'art napolitain greffé sur la force michelangelesque s'achève dans l'emphase dramatique d'Alonso Berruguete »<sup>14</sup>. Il n'est plus possible aujourd'hui de partager un enthousiasme aussi excessif, à la lumière des études les plus récentes sur l'architecture toulousaine de la Renaissance et de l'âge baroque<sup>15</sup>. À l'heure, en effet, où les capitouls voulaient « transformer Toulouse en une deuxième Rome », les bâtisseurs toulousains – commanditaires et artistes confondus – semblaient naturellement tournés vers l'Italie par une sorte d'héliotropisme : le goût de l'Antiquité retrouvée, le prestige des universités et des villes italiennes, passage obligé des humanistes tels que Jacques de Minut, Jean de Boyssoné ou Jean de Pins, la diffusion de modèles décoratifs proposés par Le Primatice, Rosso, Raphaël et son disciple Jules Romain, la présence à Toulouse d'ateliers formés ailleurs, dans le Nord surtout, mais en contact direct avec l'Italie, constituent autant d'arguments qui battent en brèche la thèse défendue par Clémence-Paul Duprat et excluent Toulouse, comme l'a montré Bruno Tollon, de la zone d'influence du style « plateresque »<sup>16</sup>. Néanmoins Colin Debuiche, doctorant à l'Université de Toulouse-Le Mirail, a récemment suggéré que plusieurs éléments de l'hôtel de Bernuy pouvaient être rapprochés du traité d'architecture de Diego de Sagredo publié pour la première fois à Tolède en 1526<sup>17</sup>. Ainsi les colonnes-candélabres, omniprésentes dans la cour d'honneur, ne sont pas sans rappeler celles de l'architecte espagnol qui leur consacre un chapitre important de son ouvrage.

Étape privilégiée depuis le Moyen Âge sur le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle, Toulouse offrait à la dévotion des fidèles un chef-d'œuvre de l'art roman dont les innovations architecturales, que l'on retrouve dans plusieurs autres sanctuaires, avaient fait émerger l'idée d'une famille d'églises influencées par le pèlerinage. Marcel Durliat contesta, il y a plus de trente ans, cette séduisante hypothèse, alléguant qu'il s'agissait plus sûrement « d'une formule mise au point pour faciliter le culte des reliques »<sup>18</sup>. Mais si les pèlerins venaient se recueillir et se ressourcer spirituellement sous les voûtes de la basilique Saint-Sernin avant de reprendre la route, encore longue, jusqu'au but ultime de leur voyage, ils pouvaient aussi trouver à l'Hôtel-Dieu Saint-Jacques le repos voire les soins dont leur corps avait besoin. La salle des pèlerins, bien que bâtie au XIX<sup>e</sup> siècle, en perpétue toujours le souvenir. À l'époque moderne, Toulouse diffusait des images populaires ayant pour thème saint Dominique, Diego de Alcalá, sainte Thérèse d'Avila et plus souvent encore l'apôtre de la Galice dont l'intercession fut décisive dans le célèbre épisode du pendu miraculeusement sauvé<sup>19</sup> : selon le *Codex calixtinus* conservé dans les archives de la cathédrale de Compostelle et selon la *Légende dorée* qui en donne la même version, ce prodige avait eu lieu sur les bords de la Garonne ; mais à partir du début du XV<sup>e</sup> siècle une petite ville située non loin de Burgos, Santo Domingo de la Calzada, l'avait capté à son profit, ainsi que l'atteste le seigneur de Caumont, en 1418, dans le récit qu'il nous a laissé

13. Guy AHLSELL DE TOULZA, Louis PEYRUSSE, Bruno TOLLON : *Hôtels et demeures de Toulouse et du Midi toulousain*, Drémil Lafage, Daniel Briand, [1998], 157 p.

14. Clémence-Paul DUPRAT, « L'Influence espagnole sur le décor sculpté des hôtels toulousains de la Renaissance », dans *Annales du Midi*, t. LXVI, Toulouse, 1954, p. 136.

15. G. AHLSELL DE TOULZA, L. PEYRUSSE, B. TOLLON : *Hôtels et demeures... ; L'Hôtel d'Assézat*, sous la direction de Louis PEYRUSSE et Bruno TOLLON, Association des Amis de l'Hôtel d'Assézat, 2002 ; Bruno TOLLON, « Toulouse ville « plateresque » ? Note sur le problème des échanges artistiques avec l'Espagne au XVI<sup>e</sup> siècle », dans *Las influencias entre España y Europa a partir del siglo XVI*, (coloquio celebrado del 5 al 7 de noviembre de 1985 en la Herzog August Bibliothek), Wolfenbütter forschungun Band 39, 1988. Yves BRUAND et Bruno TOLLON, « L'architecture baroque toulousaine, mouvement original ou maniérisme prolongé ? », dans *Gazette des Beaux-Arts*, novembre 1972, p. 261-272. Les auteurs montrent que « l'amorce d'un mouvement original qui s'est développé » à Toulouse au début du XVII<sup>e</sup> siècle, « de façon autonome parallèlement au triomphe décisif du baroque à Rome », n'a pas réussi à s'imposer.

16. B. TOLLON, « Toulouse ville « plateresque » ? ... p. 145.

17. Colin DEBUICHE, « L'Hôtel de Bernuy et l'influence des *Medidas del romano* dans l'architecture toulousaine de la Renaissance », dans les *Cahiers de Framespa*, mis en ligne le 2 mars 2011 (<http://framespa.revues.org/159>).

18. Marcel DURLIAT, *L'Art roman*, Paris, Éd. Mazonod, 1982, p. 74. Quitterie et Daniel CAZES, *Saint-Sernin de Toulouse : de Saturnin au chef d'œuvre de l'art roman*, Graulhet, éditions Odyssée, 2008, p. 98.

19. Voir le catalogue de l'exposition organisée par Robert Mesuret, *L'Estampe toulousaine ; l'imagerie populaire et les graveurs en taille d'épargne de 1660 à 1830*, Toulouse, Musée Paul-Dupuy, 1952, N° 166, 167, 169, 170, 186. Et aussi Humbert JACOMET, « Notes sur l'iconographie de saint Jacques le Majeur à Toulouse », dans *Toulouse sur les chemins de Saint-Jacques, de saint Saturnin au Tour des Corps Saints*, Toulouse, 1999, p. 101-111.



FIG. 1. SAINT JACQUES PÈLERIN ET LA LÉGENDE DU PENDU  
MIRACULEUSEMENT SAUVÉ, bois gravé toulousain, fin XVII<sup>e</sup> siècle,  
Musée Paul-Dupuy, Toulouse. Cliché P. Lefort.



FIG. 2. GRAVURE TOULOUSAINE imprimée avec le même bois  
par Louis Abadie, premier quart du XIX<sup>e</sup> siècle,  
Musée Paul-Dupuy, Toulouse. Cliché P. Lefort.

de son voyage<sup>20</sup>. Nicolas Bertrand, pour sa part, auteur des *Gestes des Toulousains*, publiées d'abord en latin en 1515, puis traduites en français deux ans plus tard, s'en tient à la version toulousaine, soit par chauvinisme, soit parce que la tradition orale s'était peut-être maintenue en faveur de la cité languedocienne. Une gravure sortie d'un atelier toulousain vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle représentait saint Jacques le Majeur avec deux pèlerins agenouillés et l'inscription suivante : « le Père et la Mère requérant que l'on dépende leur enfant ; l'innocent feut dépendu ; Sain et joyeux leur feust rendu »<sup>21</sup>. Témoignage émouvant de la fortune exceptionnelle que connut ce miracle – non seulement à Toulouse mais dans l'Europe entière –, ce bois gravé (fig. 1) passa maintes fois sous les presses de l'imprimeur et fut même réutilisé au XIX<sup>e</sup> siècle par Louis Abadie qui, non content de faire colorier l'image, l'entoura d'un texte pour la doter d'une charge émotive plus forte : « la grande chanson des pèlerins de saint Jacques » (fig. 2). On peut voir un spécimen de cette dernière gravure au musée Paul-Dupuy ainsi que le bois gravé, plus ancien, qui faisait partie jadis de la collection Douladoure et servit à décorer un buffet dans lequel il était enchâssé ! Le thème du pendu miraculeusement sauvé avait déjà inspiré les artistes qui, à la fin du Moyen Âge, ornèrent de fresques plusieurs églises de la région, notamment celles de Rabastens, de Villeneuve d'Aveyron ou encore celle de Castillon-en-Couserans. Un manuscrit conservé à la Bibliothèque municipale (Ms 1566) et rédigé en languedocien au début du XVI<sup>e</sup> siècle, renferme les statuts de la confrérie de la paroisse Saint-Pierre de Blagnac, placée sous la protection de la Vierge et de l'apôtre saint Jacques. En tête de l'ouvrage, une miniature représente saint Jacques entre deux pèlerins agenouillés. Ce petit registre fut utilisé jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle comme le prouve une note additionnelle ajoutée à la suite des statuts.

20. *Voyage d'outremer en Jérusalem par le seigneur de Caumont l'an MCCCCXVIII, publié pour la première fois d'après le manuscrit du Musée britannique par le Marquis de La Grange*, Paris, chez Auguste Aubry, 1858, p. 144-145. Sur l'origine du miracle, sa diffusion, son iconographie, voir Humbert JACOMET, « Un Miracle de saint Jacques, le pendu dépendu », dans *Archeologia*, avril 1992, p. 36-46. Sur l'Hôtel-Dieu Saint-Jacques de Toulouse, Anne PÉTILOT et Georges FESSY, *Patrimoine hospitalier*, Éditions Scala, Fédération hospitalière de France, 2004, p. 178-193 et aussi Jacques FREXINOS, *Les Hôpitaux de Toulouse : mille ans d'histoires*, Toulouse, Privat, 1999.

21. R. MESURET, *L'Estampe toulousaine...*, n° 166 et 186.

Nombreux, aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, furent les Français qui se rendirent dans la péninsule pour y chercher un travail temporaire ou s'y installer définitivement<sup>22</sup>. Les méridionaux, comme l'attestait Jean Bodin dès 1568, dans sa *Réponse à Monsieur de Malestroït*, prirent une large part à ce phénomène migratoire qui concernait au premier chef les ouvriers agricoles et les artisans ; Jean Bodin écrivait « qu'en Navarre & Aragon presque tous les vigneron, laboureurs, charpentiers, maçons, menuisiers, tailleurs de pierre, tourneurs, charons, voituriers, chartiers, cordiers, cartiers, selliers, bourreliers, sont François »<sup>23</sup>. Le cardinal de Retz, Paul de Gondi, de passage à Saragosse en 1654, ne tenait pas un discours différent et constatait que dans les rues tout le monde parlait français<sup>24</sup>.

À l'inverse, les Ibériques n'ont pas hésité à franchir les Pyrénées, soit pour leurs affaires, soit pour leurs études ou pour tout autre motif. Quelques familles de morisques, chassées par Philippe III, réussirent peut-être à s'implanter dans nos contrées, malgré l'interdiction fulminée par les capitouls<sup>25</sup>. Jean Sermet suggérait que le plafond *artesonado* qui abritait au Capitole la statue d'Henri IV était dû sans doute – du moins dans sa forme originelle – à un architecte morisque réfugié à Toulouse en 1609-1610<sup>26</sup>. Rien de moins sûr, car on a retrouvé le bail à besogne concernant cette partie de l'édifice et l'on sait que le chantier fut confié à Jean Bordes ; quant à la décoration peinte du soffite, elle a été exécutée par Pierre Fournier, celui-là même qui travailla à Saint-Sernin et à Saint-Étienne où il s'engagea à peindre, en 1616, le retable de Pierre Levesville. Même s'il fut restauré ou remanié plus tard, comme l'affirme Jean Goasguen<sup>27</sup>, ce plafond à caissons n'évoque-t-il pas irrésistiblement les plafonds de style mudéjar qui sont si nombreux au-delà des Pyrénées, notamment en Aragon ? La question reste posée. En dernière analyse, un dessin aquarellé d'Alexandre Fragonard, conservé à la Bibliothèque nationale de France, nous permet de découvrir la disposition et la forme des caissons tels que l'artiste avait pu les voir en 1833 – identiques à ceux d'aujourd'hui – mais sans fournir d'indication précise sur leur décor.

Avec plus de certitude nous savons, grâce à une étude magistrale de Jacques Blamont, qu'un certain nombre de marranes portugais déployèrent une intense activité commerciale, dans la ville des capitouls, entre 1645 et 1685<sup>28</sup> ; Pierre Souares, Gaspard Gonzalles, Jean Lopes Alvin, François Pereira de Louzade furent les pionniers de cette éphémère aventure : ils pratiquaient couramment la lettre de change et vendaient de la laine, des toiles de coton et des draps à Agen, Montauban et Cahors jusques aux confins de l'Auvergne et du Languedoc. De nouveaux venus créèrent bientôt de nouvelles maisons de commerce, de sorte qu'à partir de 1663, Toulouse devint une véritable tête de pont qui permettait la pénétration en profondeur d'un marché déjà investi par leurs prédécesseurs depuis vingt ans. Lorsque, le 14 avril 1685, un arrêt du Parlement de Toulouse mit brutalement un terme à leur indéniable réussite, vingt-cinq chefs de famille furent touchés par la condamnation, soit une centaine de personnes au total en comptant les épouses, les enfants, ainsi que les facteurs portugais, les petits négociants et colporteurs qui gravitaient autour de ces hommes d'affaires. Le montant de leurs créances s'élevait alors à plus de six cent mille livres. Suscitant la jalousie des Toulousains, et notamment la vindicte de la Bourse des marchands dont le prieur se nommait alors Jean-Antoine de Gras, les marranes avaient été surtout accusés de célébrer secrètement leur culte, après dénonciation confirmée par les témoignages de nombreuses personnes : un tel crime semblait impardonnable, en cette fin du XVII<sup>e</sup> siècle, où il ne faisait pas bon appartenir à la religion réformée ni avoir de la sympathie pour les jansénistes, et où il était encore plus dangereux d'apparaître comme un juif faussement converti. Mais ces hommes habitués aux

22. D'après les témoignages contemporains, on peut estimer à 60 000 ou 70 000 les ressortissants français établis vers 1680 dans le royaume de Charles II, surtout en Andalousie, en Castille, en Aragon, autour de Murcie et de Valence ; Cf. Albert GIRARD, *Le Commerce français à Séville et Cadix au temps des Habsbourg ; contribution à l'étude du commerce étranger en Espagne aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles*, Paris, De Boccard, 1932, p. 567. Voir aussi les actes du colloque qui s'est déroulé à Toulouse les 7, 8 et 9 novembre 1987 : *Les Français en Espagne à l'époque moderne : XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles*, Paris, CNRS, 1990.

23. Jean BODIN, *La Réponse de Jean Bodin à M. de Malestroït -1568- Nouvelle édition publiée avec une introduction, des notes et 3 fac-similé de l'édition originale, par Henri Hauser*, Paris, Armand Colin, 1932, p. 14.

24. *Œuvres*, Paris, Gallimard, 1984 (Bibliothèque de la Pléiade), p. 973.

25. Jules MATHOREZ, *Les Étrangers en France sous l'Ancien Régime*, Paris, Champion, 1919, t. I, pp. 155 et suivantes. Cf. aussi *La Mosaïque France ; histoire des étrangers et de l'immigration en France*, sous la direction de Yves LEQUIN, Paris, Larousse, 1988, p. 230.

26. J. SERMET *Toulouse et Zaragoza...*, p. 42-43.

27. Jean GOASGUEN, « Le Portail de Bachelier et la statue d'Henri IV au Capitole de Toulouse », dans *Bulletin de la Société des Amis du château de Pau*, n° 72, 3<sup>e</sup> trimestre 1977, p. 51-60. Il écrit, p. 58 : « de sorte que la décoration du plafond, peint par Pierre Fournier en 1610, a disparu depuis longtemps ». Jules CHALANDE, *Histoire monumentale de l'Hôtel de ville de Toulouse*, Toulouse, 1922, deuxième partie, p. 16-17.

28. Jacques BLAMONT, *Le Lion et le moucheron : histoire des marranes de Toulouse*, Éditions Odile Jacob, 2000.

persécutions, toujours sur le qui-vive, furent prévenus à temps du danger qui les menaçait et purent se soustraire aux poursuites du Parlement : les huissiers de la Cour accompagnés du prévôt et de cinq de ses archers ne trouvèrent aucun des accusés à son domicile. « La nuit a enseveli les criminels et leur fortune, écrit Jacques Blamont. Spécialistes de la clandestinité, ils ont trouvé chevaux, voitures, bateaux à leur service. S'ils sont eux-mêmes ruinés, ils ont fait disparaître leurs avoirs avec une habileté qui enrage la police »<sup>29</sup>. À la lumière de cette tragique affaire, on comprend un peu mieux la réflexion désabusée de Lamoignon de Basville – nommé précisément intendant du Languedoc en 1685 – lorsqu'il affirme dans son « Mémoire pour l'instruction du duc de Bourgogne » que les Toulousains ne peuvent souffrir les étrangers !

L'Université, bien que son rayonnement fût moindre qu'au siècle précédent, n'en exerçait pas moins un certain attrait sur les étudiants et les professeurs de la péninsule. Parmi ces derniers, nous rencontrons des théologiens et surtout des médecins d'origine portugaise comme les frères Alvares, Pedro et Manuel Vaz Castelo, Baltasar Orobio de Castro et le fameux Francisco Sanchez, admis en 1611, après plusieurs tentatives infructueuses, à la Faculté de médecine, où il se consacra à l'enseignement<sup>30</sup>. Grâce aux registres que conserve la Bibliothèque interuniversitaire, nous connaissons les noms des licenciés et docteurs de toutes facultés qui furent gradués à Toulouse entre 1639 et 1664 : après avoir établi une liste d'environ deux mille cinq cents personnes, j'ai pu en dénombrer soixante-sept qui venaient d'outre-Pyrénées et plus précisément du Nord-Est de l'Espagne<sup>31</sup>. Patrick Ferté, qui a dépouillé l'ensemble des archives de l'Université, comptabilise pour sa part deux cents étudiants originaires de la péninsule ibérique, entre 1625 et 1700, constatant lui aussi une majorité écrasante des catalans qui ne représentaient pas moins de 90% des effectifs : ces derniers provenaient des diocèses de Barcelone, de Gérone, de Lérida, de Solsona, de Tarragone, de Tortosa, d'Urgell et de Jaca. Quelques-uns de ces membres de la *Natio hispanica* reconnaissaient être natifs des Baléares<sup>32</sup>. À titre de comparaison, entre 1895 et 1910, cinquante-six espagnols obtinrent un diplôme à l'Université de Toulouse<sup>33</sup>. C'est, toutes proportions gardées, à peu près le même nombre d'étudiants qu'au XVII<sup>e</sup> siècle.

Enfin les couvents d'hommes et de femmes – qui occupaient sans doute un bon quart de la superficie de la ville, à cette époque – constituaient autant de lieux de rencontres et de passage où l'on soupçonne une présence hispanique difficile à mettre en équation, mais néanmoins réelle<sup>34</sup> : les chartreux par exemple, entretenaient des relations suivies avec leurs frères en religion de la capitale aragonaise ; lettres et colis devaient circuler dans la correspondance établie entre le couvent de la rue Valade et l'*Aula Dei* de Saragosse<sup>35</sup> ; et l'on se gardera bien d'oublier, ici, la fondation du couvent des carmélites en 1616, avec le concours d'une disciple presque immédiate de Thérèse d'Avila, Isabelle des Anges, qui choisit elle-même le lieu où devait être édifié ce bâtiment, à proximité de Saint-Sernin<sup>36</sup>. Louis XIII en posa la première pierre le premier juillet 1622, l'année même où la grande réformatrice

29. J. BLAMONT, *Le Lion et le moucheron...*, p. 353.

30. Joaquim VERISSIMO SERRÃO, *Les Portugais à l'Université de Toulouse (XIII<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Fundação Gulbenkian, 1970, pp. 95 et suivantes. Cf. aussi le catalogue de l'exposition *Présence du Portugal à Toulouse, XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles*, Toulouse, Bibliothèque municipale, 1956. Pedro Vaz Castelo, qui a d'abord enseigné à la Faculté des Arts, à partir de 1625, puis à la Faculté de Médecine, de 1635 à 1638, s'était installé à Toulouse avec sa famille en 1603 (cf. *Les Portugais à l'Université de Toulouse*, pp. 155 et suivantes). Sa sœur Violante défraya la chronique toulousaine ; elle avait quatre amants (un moine augustin d'origine espagnole et docteur en théologie, Pierre Arrias Burdeus ; François Gairaud, « conseiller au sénéchal de Toulouse » ; Antoine Candolas, « escolier » et François Esbaldit, « praticien ») qui se concertèrent pour éliminer le mari devenu gênant. Guillaume DE SÉGLA, conseiller au Parlement de Toulouse a scrupuleusement rendu compte de cette affaire criminelle dans : *Histoire tragique et Arrest de la Cour d'appel de Tholozé contre Arias Burdeus, religieux Augustin, maître François Gairaud, Conseiller du Sénéchal de Tholozé ; damoiselle Violante de Bats du Chasteau et autres...*, Paris, 1613.

31. Manuscrits 8 et 9 conservés à la Bibliothèque interuniversitaire de Toulouse : « licenciés et docteurs de toutes facultés », 1639-1653 et 1653-1664 ; ces registres ont respectivement 371 et 280 ff.

32. Patrick FERTÉ, « La *Natio hispanica* en Toulouse : para una prosopografía de los estudiantes españoles en Toulouse en los siglos XVII y XVIII », dans *Historia de la educación, revista universitaria*, Salamanca, vol. 19, 2000, p. 373-412.

33. Albert DUBOS, « Les Etudiants d'origine étrangère à Toulouse (1895-1910) », dans *Documents sur Toulouse et sa région*, Toulouse, Privat, 1910, p. 208-215.

34. Les couvents de religieux et de religieuses n'occupent certes pas la moitié de la ville, comme le prétendait Lamoignon de Basville dans son mémoire sur le Languedoc (*ouvrage cité*, p. 231) ; mais ils sont très nombreux à Toulouse si l'on veut bien considérer qu'aux ordres implantés depuis longtemps déjà, comme les Dominicains ou les Augustins, viennent s'ajouter de nouveaux venus : Jésuites, Récollets, Doctrinaires, Oratoriens, Feuillantines, Carmélites, Ursulines et quelques autres.

35. Robert MESURET, « Le Cabinet de François Filhol », dans *M.S.A.M.F.*, t. XXIX, Toulouse, 1963, p. 123.

36. *Trois siècles et demi d'histoire au Carmel de Toulouse* [par Marie AUDIBERT], Toulouse, 1963. Cf. aussi *La Vie de la vénérable Mère Isabelle des Anges, religieuse carmélite deschaussée, professe du couvent de Salamanque...*, à Paris, de l'imprimerie d'Antoine Vitré, 1658.

espagnole fut canonisée. Parmi les six religieuses espagnoles qui vinrent en France en 1604, à l'initiative de Pierre Bérulle et de Jean de Brétigny, pour y implanter l'ordre du Carmel, Isabelle des Anges fut la seule qui resta dans notre pays ; elle était sous-prieure du couvent de Salamanque ; après avoir participé à la fondation de plusieurs communautés (à Paris, Dijon, Amiens, Rouen et Bordeaux), elle se rendit en 1616 à Toulouse où elle séjourna deux ans puis fut appelée à Limoges où elle devait terminer ses jours le 14 octobre 1644.

Un livre d'Heures manuscrit de la Bibliothèque municipale (Ms 139) comporte, sur le dernier feuillet, de brèves notes écrites en espagnol, peut-être au début du XVII<sup>e</sup> siècle, énumérant les étapes d'un voyage effectué de Burgos à Milan, via Bayonne, Toulouse et Montpellier. Autre signe tangible de la présence hispanique à Toulouse, à l'époque d'Anne d'Autriche : une brochure imprimée en 1643 par l'imprimeur Pierre d'Estey, relate le voyage d'un carme espagnol, âgé de soixante ans, qui avait décidé de porter la croix sur ses épaules depuis la Castille jusqu'à Rome, et de Rome à Jérusalem (fig. 3). Louis XIII venait de mourir, le 14 mai ; quelques jours plus tard, le 19, le jeune Condé détruisait l'armée espagnole à Rocroi. Frère François de La Croix arriva à Toulouse le 20 mai, resta douze jours dans le couvent des Carmes d'où il repartit, après avoir eu une vision et en faisant plusieurs miracles sur son chemin<sup>37</sup>. En 1670, une autre brochure, imprimée à Auch cette fois, évoquait un miracle qui se produisit à Gondrin, dans le diocèse d'Auch, grâce à l'intercession de saint Pierre d'Alcantara<sup>38</sup>.

Tout échange culturel entre deux pays suppose, bien entendu, l'existence d'intermédiaires qui, selon la position sociale qu'ils occupent, la notoriété dont ils jouissent et les objectifs qu'ils se proposent – sans négliger les réactions imprévisibles de l'opinion publique – peuvent jouer un rôle plus ou moins important dans l'histoire de ce transfert et contribuer à la formation d'une image collective. Je citerai en premier lieu le commingeois François de Belleforest, connu pour sa charge d'historiographe à la Cour mais aussi pour ses nombreuses traductions d'œuvres italiennes et espagnoles. Bien qu'il vécût au siècle précédent et qu'il se fixât très tôt à Paris, Belleforest nous intéresse ici parce que sa version de Louis de Grenade – l'une des plus précoces en France – rencontra un certain succès à la charnière du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>39</sup>, et fut sans nul doute appréciée par le toulousain Jean Chabanel, recteur de la Daurade (v. 1560-v. 1620). Le nom de ce dernier figure d'ailleurs aux côtés du commingeois sur les pages de titre de plusieurs éditions parisiennes du dominicain espagnol. Jean Chabanel traduisit pour sa part le *Miroir de la vie humaine* de Grenade en 1584, qu'il dédia à Monsieur de La Roche, conseiller au Parlement de Bordeaux et publia, en 1616, les *Méditations de la connaissance de Dieu*, extraites des œuvres du jésuite espagnol Luis de La Puente. Un moine augustin de Toulouse, Simplicien de Saint-Martin, prieur et chroniqueur de son ordre, publia deux livres à six ans d'intervalle : dans le premier qui parut chez François Boude en 1653, il adaptait en français une *Histoire du Pérou* écrite par Antonio de La Calancha et publiée à Barcelone en 1639 ; dans le second, qui sortit des presses de Jean Boude en 1659, il offrait au public toulousain une *Vie de saint Thomas de Villeneuve, archevêque de Valence*. Il en adressait habilement la dédicace à la mère du jeune Louis XIV, qui d'ailleurs vint séjourner cette année-là pendant deux mois et demi sur les bords de la Garonne pendant que Mazarin mettait un terme au conflit

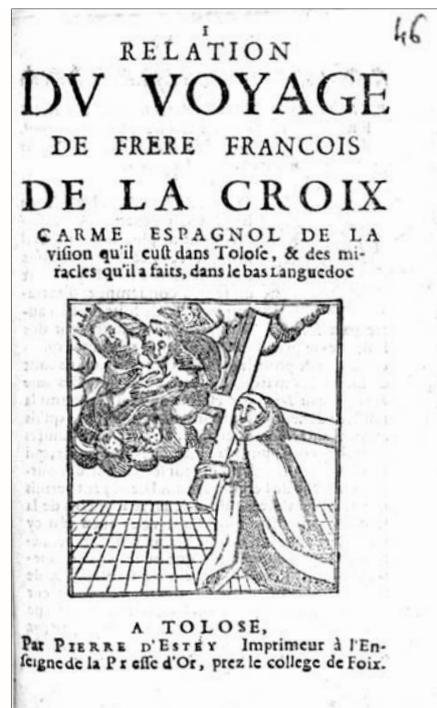


FIG. 3. PASSAGE À TOULOUSE D'UN CARME ESPAGNOL EN 1643, Bibliothèque d'étude et du patrimoine, Toulouse. Cliché G. Boussières.

37. *Relation du voyage de Frère François de la Croix, carme espagnol, de la vision qu'il eust dans Tolose & des miracles qu'il a faits dans le Bas-Languedoc*, A Tolose, par Pierre d'Estey, 1643, 8 p. Bibliothèque d'Étude et du Patrimoine de Toulouse, Rés. D XVII 781 (46).

38. *Relation véritable du miracle fait à Gondrin dans le diocèse d'Auch, par l'intercession de S. Pierre d'Alcantara, le 10 du mois de mars 1670. Avec la pastorale de Monseigneur l'Archevêque d'Auch sur le mesme sujet* [Auch : sans nom, 1670], 8 p. Bibliothèque municipale d'Auch, 4015 (41).

39. Michel SIMONIN, « Les Débuts de la fortune française de Louis de Grenade », dans *Deux siècles de relations hispano-françaises, de Comynes à Madame d'Aulnoy*, Paris, L'Harmattan, 1987, p. 45-57.

franco-espagnol sur les rives de la Bidassoa<sup>40</sup>. Six mois plus tard, le 6 juin 1660, le roi de France rencontrait Philippe IV sur l'île des Faisans.

Mais plus encore que le commingeois Belleforest, que le recteur de la Daurade ou que Simplicien de Saint-Martin, François Filhol (v. 1583-1648) retiendra un instant notre attention ; ce chanoine de la cathédrale Saint-Étienne, personnage étonnant, irascible, chicaneur, véritable bête noire du chapitre, avait réuni dans son logement qui jouxtait le cloître de la cathédrale, un cabinet de livres et d'objets absolument extraordinaire, où les ouvrages imprimés et les manuscrits côtoyaient les médailles, les pièces de monnaie, les estampes, les tableaux, les instruments de musique, les horloges, les armures, les minéraux, les plantes, les papillons et les oiseaux<sup>41</sup>. Curieux de tout à l'instar de son contemporain Fabri de Peiresc, François Filhol entretenait des relations amicales pendant plusieurs années avec un groupe d'érudits aragonais qui gravitaient autour d'un grand seigneur établi à Huesca : Vicencio Juan de Lastanosa. À travers les Pyrénées on s'échangeait des lettres, des livres et toutes sortes de curiosités, avec la complicité des Pères Chartreux qui correspondaient régulièrement de part et d'autre de la frontière. La réputation de notre chanoine, moins connu semble-t-il à Toulouse qu'en Espagne – nul n'est prophète en son pays ! – fut même amplifiée par les dithyrambes du jésuite Baltasar Gracián qui écrivait dans la deuxième édition de son *Agudeza y arte de ingenio* : « un style grave, majestueux et souverain, à l'imitation du pape saint Léon, est assurément celui du célèbre Docteur François Filhol, hebdomadier de l'église cathédrale Saint-Étienne de Toulouse. Bien que sa maison offre le plus rare assemblage de prodiges de la nature et de l'art, c'est lui qui est le premier et le plus grand de tous par sa docte sainteté, gloire de la France, admiration de l'Europe, ornement de notre siècle, envie des siècles futurs »<sup>42</sup>. Parmi les trésors de sa bibliothèque, riche de deux mille ou trois mille volumes mais dont nous ne connaissons pas hélas l'inventaire exhaustif, nous remarquerons cependant un *Ezechiel*, manuscrit enluminé que Charles Quint avait offert à un noble français et dont le chanoine, qui en était devenu à son tour propriétaire, fit hommage à Vicencio Juan de Lastanosa. Il convient aussi de signaler un recueil de *Lois et ordonnances* d'Alphonse XI de Castille, promulguées à Alcalá de Henares en 1348 (1386 de l'ère espagnole). Il s'agissait d'un manuscrit exécuté à Avignon en 1399 pour un chanoine de Tolède, splendide document calligraphié sur parchemin et orné de miniatures, une des plus belles pièces appartenant à l'hebdomadier de Saint-Étienne. Filhol voulait l'offrir, par l'intermédiaire de son ami aragonais, à l'infant Baltasar Carlos (celui-là même qui avait été peint par Velázquez). Mais l'infant mourut à Saragosse le 9 octobre 1646 avant d'avoir reçu ce cadeau princier, de sorte que le manuscrit s'arrêta en cours de route, demeurant en la possession de Juan de Lastanosa<sup>43</sup>. On ne sait ce que sont devenus, aujourd'hui, les trésors accumulés par François Filhol. Ses livres n'ont pas rejoint, à ma connaissance, le fonds ancien de la bibliothèque municipale de Toulouse.

Dans cette galerie des intermédiaires culturels, on ne saurait omettre la personnalité incontournable de Pierre de Marca, qui devint archevêque de Toulouse après la mort de Montchal, en 1652<sup>44</sup>. Homme d'État autant si ce n'est plus qu'homme d'Église, Marca joua un rôle de premier plan lorsque la Catalogne secoua le joug de la domination espagnole ; Louis XIII s'empressa de soutenir les Catalans révoltés, envoyant des troupes, nommant un vice-roi et confiant à Pierre de Marca, en 1644, le poste difficile de visiteur général pour l'administration de la justice, des finances et de la police dans les provinces annexées. Celui-ci remplit admirablement sa mission pendant sept ans et profita de ce long séjour en terre catalane pour rassembler les matériaux de l'ouvrage qui devait paraître après sa mort sous le titre de *Marca hispanica*. C'est encore lui que l'on retrouve en 1660, une fois signé le traité des Pyrénées, au cœur des négociations qui aboutirent au tracé de la nouvelle frontière entre la France et l'Espagne. Il y tenait le rôle principal, aux côtés de Hyacinthe Serroni, évêque d'Orange, face à la délégation espagnole composée de deux

40. Dom Cl. DEVIC et Dom VAISSÈTE, *Histoire générale du Languedoc*, t. 13, Toulouse, 1877, p. 368-380. La Cour arriva le 14 octobre à Toulouse et n'en repartit qu'à la fin du mois de décembre.

41. Adolphe COSTER, « Antiquaires d'autrefois », dans *Revue des Pyrénées*, t. XXIII, 1911, p. 436-471 ; Ricardo DEL ARCO Y GARAY, *La Erudición española en el siglo XVII*, Madrid, C.S.I.C., 1950 ; Maurice CAILLET et Robert MESURET, « François Filhol toulousain, son œuvre et son cabinet », dans *M.S.A.M.F.*, t. XXIX, 1963, p. 99-137.

42. A. COSTER, « Antiquaires d'autrefois »..., p. 436.

43. Ricardo DEL ARCO Y GARAY, *La Erudición aragonesa en el siglo XVII, en torno a Lastanosa*, Madrid, 1934, p. 264 et M. CAILLET et R. MESURET, « François Filhol... », p. 124.

44. Voir la notice biographique sur Pierre de Marca publiée par l'abbé V. DUBARAT en tête de *l'Histoire de Béarn*, Pau, Veuve Ribaut et Lafon, 1894, p. I-CCLIX.

catalans : Miguel Salvá y de Vallgornera, membre du conseil souverain du royaume d'Aragon, assisté de Joseph Romeu Ferrer<sup>45</sup>. Maintenu souvent éloigné de sa résidence épiscopale par ses obligations de grand serviteur de l'État, Pierre de Marca fut nommé archevêque de Paris en 1662 et mourut quelques mois plus tard. Il avait déployé, sa vie durant, un immense talent de juriste, d'érudit, de théologien et de négociateur auquel les Espagnols eux-mêmes rendaient hommage. Son activité d'homme politique nous rappelle fort à propos que tout au long de notre période – ou peu s'en faut – les deux pays furent dressés l'un contre l'autre par la volonté de leurs souverains : guerre larvée avec l'accession au pouvoir presque simultanée de Richelieu et d'Olivarès, guerre ouverte après 1635. L'Espagne devint alors officiellement l'ennemie de la France : quiconque cherchait un appui au-delà des Pyrénées basculait dans le camp des criminels passibles de la peine capitale. Au cours du procès qui devait aboutir à la condamnation et à l'exécution de Montmorency, en 1632, après la défaite de son armée à Castelnaudary, on interrogea précisément le duc pour savoir s'il avait eu des intelligences avec l'ennemi. La guerre menée contre l'Espagne plante le décor qui domine par son caractère obsessionnel l'arrière-plan de la scène toulousaine. Dès qu'un mouvement de troupes se dessine aux frontières du royaume, dès qu'un bruit de bottes parvient aux oreilles des capitouls, les édiles s'inquiètent, font dresser l'inventaire des armes et des munitions entreposées à l'arsenal et envoient des renforts aux troupes régulières, comme en 1637, où les contingents du Midi toulousain participent à la délivrance de Leucate assiégée par les Espagnols<sup>46</sup>. Un tableau, aujourd'hui disparu, de Jean Chalette perpétua jusqu'à la Révolution le souvenir de cette éclatante victoire<sup>47</sup>. La page correspondante des *Annales capitulaires* décorée par ce même artiste fut également détruite en 1793 : elle était réputée pour son clair de lune. Les anciens chroniqueurs nous apprennent que des prisonniers de guerre espagnols ont été acheminés vers la capitale du Languedoc au cours des opérations militaires en Catalogne. Dans ses *Annales de la ville de Toulouse*, de Rosoi raconte par exemple qu'en 1642 « les prisonniers faits aux batailles de Vals & de Villefranche sont envoyés à Toulouse, à Bordeaux et dans d'autres villes. Il en arriva à Toulouse 194, & 36 Sergents ou bas-Officiers. Par arrêté du Conseil de Ville, on les enferme à l'hôtel S. Sébastien de la Grave, destiné avant pour les pestiférés. On fait accomoder ce bâtiment exprès... »<sup>48</sup>. En l'absence d'une véritable presse périodique, la population était informée de toutes ces manœuvres militaires par une foule d'occasionnels imprimés avec diligence par les typographes de la ville et dont la Bibliothèque municipale a recueilli de nombreux échantillons. Le conflit ne semble pas cependant avoir suscité ni alimenté un courant de xénophobie à l'égard de l'Espagne. La rupture des relations diplomatiques et les batailles rangées relèvent d'une politique voulue par les souverains, qui ne modifie pas fondamentalement la psychologie collective et n'altère pas l'image de l'Autre. À l'époque d'Anne d'Autriche, je ne perçois guère chez nous, à défaut d'une bienveillance ou d'une admiration aveugle, l'expression d'une hostilité profonde dirigée contre l'Espagne et les Espagnols. Bien que l'on relève, ça et là, des allusions à l'orgueil castillan, à l'appétit dominateur des Habsbourgs, aux excès commis lors de la conquête des Indes occidentales, au fonctionnement de l'Inquisition, je n'ai pas le sentiment que de telles idées, qui restaient encore embryonnaires, constituaient un système cohérent dont la pierre angulaire aurait été la haine de l'Espagne. Nous ne retrouvons pas l'équivalent de la satire antiespagnole qui s'était parfois déchaînée avec une rare violence dans la capitale, lorsque faisaient rage les guerres de religion, en particulier au moment de la Ligue<sup>49</sup>. Ce n'est donc pas à Toulouse, en cette première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, que s'est formée ou développée la légende noire d'une Espagne cruelle, fanatique et obscurantiste.

Si l'on se borne aux données brutes de la statistique bibliographique, la langue et la littérature espagnoles ne semblent pas avoir été fort prisées des typographes qui travaillaient dans la capitale du Haut-Languedoc, encore moins du public toulousain qui préférerait apparemment évoluer dans un univers culturel où dominaient le latin, le français, à un degré moindre l'occitan. Sur une production éditoriale estimée à quelque quatre mille unités pour

45. Jean SERMET, *La Frontière hispano-française des Pyrénées et les conditions de sa délimitation*, [Pau], Amis du livre pyrénéen, 1983, p. 13-14.

46. B. FARMIAN DE ROSOI, *Annales de la ville de Toulouse...*, t. IV, Paris 1776, p. 378-380.

47. Robert MESURET, *Les Miniaturistes du Capitole de 1610 à 1790*, Toulouse, Musée Paul-Dupuy, 1956, p. 21, XXI et XXIV ; Ernest ROSCHACH, *Jean Chalette de Troyes*, Troyes, 1868, p. 20.

48. B. FARMIAN DE ROSOI, *Annales de la ville de Toulouse...*, t. IV, Paris 1776, p. 398.

49. Myriam YARDENI, « Antagonismes sociaux et propagande durant les guerres de religion », dans *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, XIII, 1966, p. 273-284 ; Michel BAREAU, *L'Univers de la satire anti-espagnole en France de 1590 à 1660*, thèse pour le doctorat de 3<sup>e</sup> cycle, Paris-Sorbonne, 1969, 2 vol. Jean-Frédéric SCHAUB, *La France espagnole : les racines hispaniques de l'absolutisme français*, Paris, Éd. du Seuil, 2003, p. 136-137. Joseph PÉREZ, *La légende noire de l'Espagne*, Paris, Fayard, 2009.

l'ensemble du XVII<sup>e</sup> siècle, je ne trouve pas plus d'une dizaine d'auteurs originaires de la péninsule : Antonio de La Calancha, Luis de La Puente, Luis de Granada, Pedro de Alcántara, Bartholomaeus de Martyribus, Hurtado de Mendoza, Martínez de Prado, auxquels il faudrait ajouter plusieurs Portugais ou Espagnols établis à Toulouse, comme les frères Alvares, Francisco Sanchez ou encore Pedro Vaz Castelo, auteur des *Exercitationes medicinales* qui sortirent des presses de Raymond Colomiès en 1616. Quant aux œuvres de Francisco Sanchez, ornées d'un frontispice et d'un beau portrait gravé par Michel Lasne, elles ne furent publiées par Pierre Bosc à Toulouse qu'en 1636, treize ans après la mort de l'illustre médecin. Les villes environnantes n'ont pas réservé un meilleur accueil aux œuvres littéraires et scientifiques du Siècle d'or espagnol : les ateliers typographiques dont nous connaissons assez bien la production, ceux d'Auch, d'Albi, d'Agen, de Cahors, de Castres, à plus forte raison les imprimeries de Montauban, souvent monopolisées par les controverses théologiques, ne permettent guère d'étoffer ce maigre florilège<sup>50</sup>. Signalons toutefois dans ce désert bibliographique une exception notable : il s'agit d'une édition des *Songes* ou *Visions* de Quevedo, traduits en français par le sieur de La Geneste et imprimées à Cahors en 1655. Quant aux ouvrages publiés à Toulouse en langue espagnole, il n'en existe, à ma connaissance, que trois ou quatre, dont un sermon composé par Diego de Noroña en 1616, à l'occasion du mariage de Louis XIII et d'Anne d'Autriche. Si nous tournons, par curiosité, nos regards vers Bordeaux, nous constatons que cette ville se trouvait exactement dans la même situation que Toulouse puisque la liste des ouvrages qui y furent imprimés en espagnol, pendant la même période, ne comporte pas davantage d'unités bibliographiques<sup>51</sup> !

Mais les apparences sont trompeuses : le fait que l'on n'ait guère imprimé de livres espagnols ne signifie pas que l'on ignorait ou que l'on dédaignait la langue de nos voisins. Le manuel rédigé en 1620 par Alejandro de Luna, sous le titre de *Ramilete de flores poeticas*, dénote bien un certain intérêt de la classe cultivée à l'égard du castillan<sup>52</sup>. Le dédicataire de ce petit livre, Jean de Papus, seigneur de Cugnaux, conseiller au Parlement de Toulouse, composa à la louange de l'auteur quelques vers en espagnol qui figurent parmi les pièces liminaires, toutes en espagnol d'ailleurs, signées par un certain Roch, avocat à la Cour, par Boissière et un dénommé Callac. Quant à la grammaire espagnole de 1644 due à l'avocat Jean Doujat, parisien de fraîche date et bientôt membre de l'Académie française, elle nous confirme les préoccupations intellectuelles que pouvait alors avoir un illustre représentant du milieu parlementaire toulousain. Jean Doujat avait composé dix ans plus tôt un poème pour le triomphe de la violette intitulé *Le matin et la nuit* ; on trouve, à la suite de ce poème, quelques vers en espagnol en son honneur, signés Chaubard. Guillaume de Pradines, lui aussi avocat au Parlement, concourut pour le triomphe du souci à l'Académie des Jeux floraux : son poème, imprimé par Pierre d'Estey en 1656, est suivi d'une dizaine de vers en espagnol dus à un certain Escolerio : *A su flor. El señor de Pradines, por su triunfo*.

François Loubayssin de Lamarque et le sieur de Moulère, deux gascons « montés » à Paris pour y tenter leur chance, laissèrent à la postérité des écrits non dépourvus d'intérêt : le premier fit paraître en 1615 *Engaños deste siglo*, puis en 1617 *Historia trágica de don Henrique de Castro* ; le second publia en 1614, toujours à Paris, *Vida y muerte de los cortesanos*. Sans doute la mode hispanophile qui accompagna le mariage de Louis XIII favorisait-elle leur inspiration ; mais elle n'explique sûrement pas la pureté d'un castillan appris dans le pays de leur naissance voire en Espagne plutôt que dans la capitale<sup>53</sup>. De fait, l'un comme l'autre vécurent longtemps à Madrid ; Jean, le frère aîné de François Loubayssin fut même déshérité en 1612 par sa mère qui lui reprochait de l'avoir abandonnée pour aller s'établir à Salamanque.

Adrian de Monluc, qui réunissait dans son hôtel toulousain de la rue Jouxtaigues une mystérieuse Académie des Philarètes, maîtrisait la langue de Cervantès comme le révèle sa préface du *Courtisan grotesque*, rédigée en

50. *Répertoire bibliographique des livres imprimés en France au XVII<sup>e</sup> siècle*, t. I : Agen, Angoulême, Bayonne, Bazas, Bergerac..., par Louis DESGRAVES ; Baden-Baden, Éd. Valentin Koerner, 1978 ; t. VI : Albi, Auch, Bègles..., par Louis DESGRAVES, Baden-Baden, Éd. Valentin Koerner, 1982.

51. Nuñez DE ARENAS, « Impresos españoles publicados en Burdeos hasta 1850 », dans *Revue hispanique*, t. LXXXI, 1933, p. 456-497.

52. Ernest MÉRIMÉE, « Un Professeur d'espagnol à Toulouse en 1620 », dans *Revue des Pyrénées*, t. IX, 1897, p. 413-426. Un exemplaire de cet ouvrage est conservé à la Bibliothèque municipale sous la cote Rés. D XVII 489. Jean-François COUROUAU écrit, dans *Moun lengatge bèl : les choix linguistiques minoritaires*, Genève, Droz, 2008, p. 352, note 88 : « Ce Ramilete... est un exemple remarquable de l'existence à Toulouse d'une écriture littéraire en castillan ».

53. Alexandre CIORANESCU, *Le Masque et le visage : du baroque espagnol au classicisme français*, Genève, Droz, 1983, p. 171-172.

espagnol<sup>54</sup>. En 1630, il publia sous le pseudonyme de Guillaume de Vaux, les *Jeux de l'inconnu* où affleurent partout les réminiscences hispaniques. Ami du compromettant Vanini et généreux mécène, il protégea des écrivains tels que Peire Godolin, Pierre Olhagaray, Mathurin Régnier ou encore le poète commingeois Bertrand Larade qui lui dédièrent plusieurs de leurs ouvrages. Adrian de Monluc, comte de Cramail (1571-1646) fut à la fois un homme d'action, un chef militaire au service du roi de France, un agent secret travaillant pour le compte du roi d'Espagne, un homme de lettres, abandonnant l'épée pour prendre la plume, un homme de cour qui aimait briller en société et participa à de nombreux ballets, un chevalier du temps jadis qui se donnait le beau rôle dans les carrousels comme celui qu'organisa le duc de Ventadour en l'hôtel du sénéchal de Toulouse en février 1624; il y arborait un costume étincelant avec une devise espagnole: « ni spantarme, ni mudarme ». C'est lui qui remporta le prix des courses: *Le Cléosandre où sont rapportez tous les Passe-tems du Carnaval de Toulouse en cette année mil six cens vingt-quatre* fait référence à cette fête qui dut être magnifique<sup>55</sup>. Monluc compta aussi parmi ses familiers François de Cortète (1586-1667), poète agenais auquel nous devons, entre autres, une pièce de théâtre inédite en son temps, adaptation méritoire du gouvernement de Sancho Panza, tirée du livre II de Don Quichotte<sup>56</sup>.

À la fin du siècle on jouait à Toulouse, dans le collège de l'Esquile, des intermèdes comiques comme ce *Chevalier errant* (fig. 4) qui mettait en scène un débat, dans le château d'un grand d'Espagne, entre le barbier du village, un bachelier et un docteur, tous trois soucieux de guérir de sa folie le Chevalier à la Triste Figure<sup>57</sup>. Ce genre d'intermèdes avait pour but de divertir en faisant un peu retomber la tension dramatique quand on représentait une pièce plus sérieuse; le *Chevalier errant* fut joué par les écoliers de rhétorique du collège des Pères de la Doctrine chrétienne, lors de la distribution des prix de septembre 1684. On connaît même le nom des acteurs de cette comédie: le rôle de Don Quichotte fut confié à un certain d'Arbou; Sancho Panza était interprété par Vianez, le docteur par Jean Roques de Miramont et le barbier par François Cabrol de Toulouse (fig. 5).

Enfin on connaît la célèbre trilogie de Guérin de Bouscal, inspirée elle aussi par le roman de Cervantès<sup>58</sup>; certes la période créatrice de l'écrivain s'inscrit à Paris vers 1634-1645; il n'en reste pas moins que Guérin de Bouscal revint s'établir en 1647 à Réalmont, sa ville natale, où il mourut en 1675 après avoir rempli d'importantes charges municipales. Il rencontra vraisemblablement Molière lorsque ce dernier traversa le Languedoc, soit à Pézenas soit dans la propriété du comte d'Aubijoux à Graulhet et lui offrit sans doute un exemplaire de son *Gouvernement de Sanche Panza* qui remporta un énorme succès sur les scènes parisiennes. « Comment expliquer autrement, en effet, souligne Caldicott (éditeur scientifique des œuvres de Guérin de Bouscal) le fait que Molière retourna à Paris avec le

54. Monique SABATIER, « Un mécène à Toulouse: Adrien de Monluc, comte de Caraman », dans *Peire Godolin (1580-1649)*, actes du colloque international, Université de Toulouse Le Mirail, 8-10 mai 1980, p. 47-58; Alain NIDERST, « Mécènes et poètes à Toulouse entre 1610 et 1630 », *ibidem*, p. 36-46. *La vie intellectuelle à Toulouse au temps de Godolin: quelques aspects* (catalogue de l'exposition organisée par la Bibliothèque municipale en octobre 1980); voir notamment dans ce dernier ouvrage la chronologie d'Adrien de Monluc établie par Antoine CORON d'après les notes d'Iliasz, p. 95-155. Et surtout, Véronique GARRIGUES, *Adrien de Monluc (1571-1646): d'encre et de sang*, Limoges, PULIM, 2006. Les *Œuvres* d'Adrien de Monluc ont été publiées par Michael KRAMER à Paris, chez Honoré Champion, en 2007. Alain HUGON a mis en exergue le double jeu de Monluc dans, *Au service des rois catholiques, « honorables ambassadeurs » et « divins espions »: représentations diplomatiques et service secret dans les relations hispano-françaises de 1598 à 1635*, Madrid, Casa de Velázquez, 2004, pp. 337, 374, 377, 385, 394, 400, 412, 419, 420, 421, 622.

55. L'ouvrage comporte un certain nombre de devises en espagnol; ainsi Don Agesilan de Colchos avait pour devise: « se mueve y no se muda » (p. 94). On remarquera aussi une allusion à l'épisode des moulins à vent où s'illustra Don Quichotte (p. 123) et une référence au cycle des Amadis et des Palmerin de Oliva (p. 113).

56. Charles RATIER, « François de Cortète, poète agenais du XVII<sup>e</sup> siècle », dans *Revue de l'Agenais et des anciennes provinces du Sud-Ouest*, 1890, t. 17, p. 190-219; *Œuvres de François de Cortète... collationnées sur le manuscrit de l'auteur. Accompagnées d'une étude et d'un glossaire par Charles Ratier*, Agen, Société des Sciences, Lettres et Arts, 1915. Robert LAFONT et Christian ANATOLE, *Nouvelle histoire de la littérature occitane*, Paris, P.U.F., 1970, t. I, pp. 377 et suivantes.

57. Benoît MICHEL, « Le collège des jésuites de Toulouse et la vie musicale toulousaine de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle à 1762 », dans *Plaire et instruire: le spectacle dans les collèges de l'Ancien Régime*, sous la direction d'Anne PIÉJUS, Rennes, Presses universitaires, 2007, p. 271-285. Toulouse possédait deux collèges qui jouèrent un rôle important, aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles: le collège de l'Esquile tenu par les doctrinaires et celui des jésuites qui devint collège royal à la suite de l'expulsion de la compagnie en 1762. Grâce à un recueil conservé à la Bibliothèque municipale (sous la cote Rés. C XVII 50), on dénombre 28 spectacles au cours de la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle.

58. Daniel GUÉRIN DE BOUSCAL, *Dom Quichotte de la Manche, première partie*, éditée par A. Carriat et D. Dalla Valle, Genève, Droz, 1980; deuxième partie, éditée par Marie-Line Akhamlich, Genève, Droz, 1987; *Le Gouvernement de Sanche Panza*, édité par C.E. Caldicott, Genève, Droz, 1981. D'après Henry Carrington Lancaster, Guérin de Bouscal fut le premier auteur dramatique français qui ait adapté pour la scène plusieurs épisodes du célèbre roman, le premier qui ait utilisé la 2<sup>e</sup> partie de cette œuvre, le premier qui ait vu dans le Quichotte le sujet d'une comédie plutôt que d'un drame romantique. Voir aussi C.E.J. CALDICOTT, « Les séjours de Molière en Languedoc », dans *Revue d'histoire littéraire de la France*, novembre-décembre 1987, n° 6, p. 994-1014 et Christophe COUDERC, « Don Quichotte et Sanche sur la scène française (XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles) », dans *Mélanges de la Casa de Velázquez* [en ligne] 37-2/2007, mis en ligne le 11 octobre 2010.

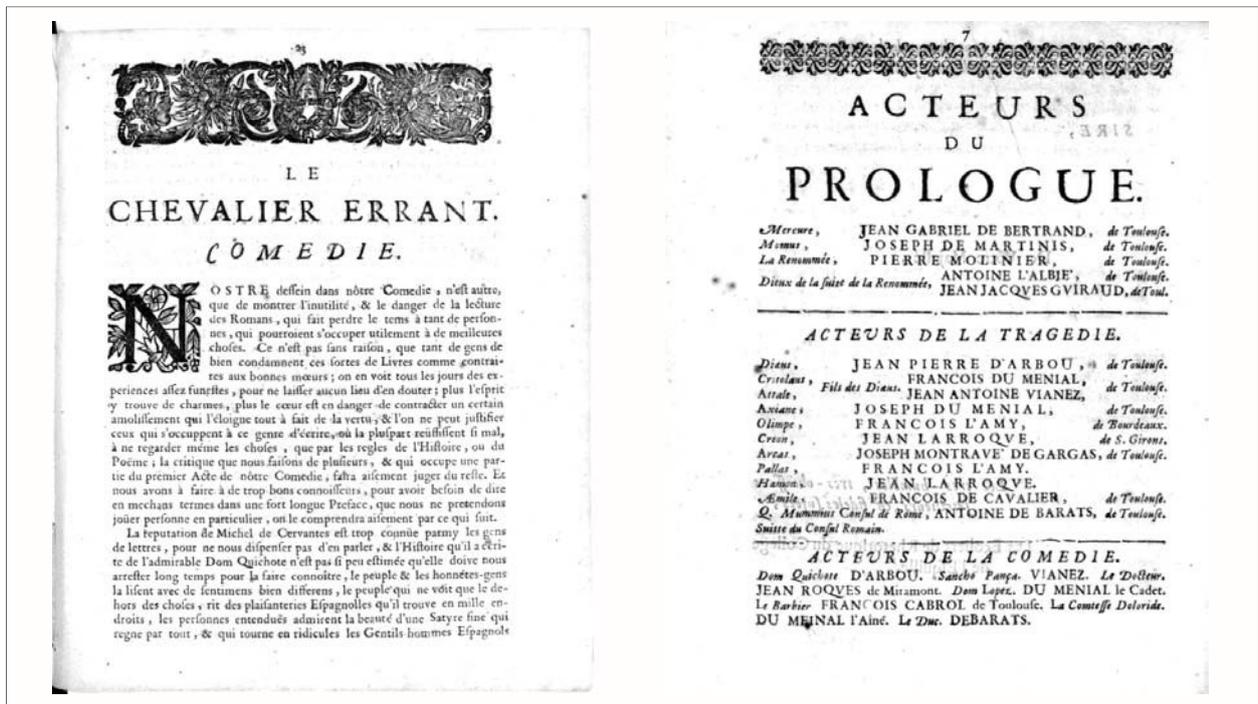


FIG. 4 et 5. INTERMEDE COMIQUE INSPIRÉ PAR DON QUICHOTTE ET REPRÉSENTÉ AU COLLÈGE DE L'ESQUILE EN 1684.  
Bibliothèque d'étude et du patrimoine, Toulouse. Cliché G. Boussières.

*Gouvernement de Sanche Panza* dans ses bagages, alors que la pièce avait complètement disparu de l'affiche dix-huit ans plus tôt<sup>59</sup> ? La comédie de Guérin de Bouscal fut, à l'exception de *Dom Japhet d'Arménie*, composée par Scarron, la reprise comique préférée de Molière, ainsi que l'atteste le *Registre* de La Grange qui ne signale pas moins de trente représentations de cette pièce où Molière lui-même jouait le rôle de Sanche<sup>60</sup>.

En scrutant avec attention le fonds ancien de la Bibliothèque municipale de Toulouse, qui plonge ses racines dans le passé de notre terroir, on peut appréhender concrètement la diffusion des livres hispaniques, grâce aux marques de provenance, tantôt calligraphiées tantôt gribouillées par leurs possesseurs sur les pages de titre. Au sein des collections personnelles qui s'y trouvent enfouies, sorties de l'anonymat par la magie de simples ex-libris, apparaissent en effet en pleine lumière bon nombre d'ouvrages écrits par des auteurs espagnols ou imprimés dans la péninsule ibérique. Le catalogue du fonds hispanique ancien établi en 1988 par Élisabeth Coulouma recense 1514 éditions (soit 1663 exemplaires) dont près des deux tiers furent imprimées aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles<sup>61</sup>. Retenons simplement ici les noms de quelques uns de ces bibliophiles du XVII<sup>e</sup> siècle : le chanoine d'Albi Étienne Trapas qui avait rassemblé selon son contemporain Pierre Borel quelque « 3.000 volumes la plupart rares, beaucoup de manuscrits et tailles douces curieuses »<sup>62</sup> ou encore Jean d'Esdrasses, évêque de Lectoure (†1646), Léonard d'Estrapes ou de Trapes, archevêque d'Auch (†1629) qui possédait les *Méditations de la cognoissance de Dieu* du Père Luis de La Puente, traduites par Jean Chabanel (fig. 6 et 7). On connaît à ce jour six ouvrages espagnols ayant appartenu au poète François Maynard (1582-1646) : le *Guzmán de Alfarache* de Mateo Alemán, *Los Trabajos de Persiles y Sigismunda* de Cervantès, un recueil rarissime de Carlos Boyl, imprimé à Valence en 1600, les *Cartas* d'Antonio Pérez, le *Tesoro de la lengua castellana* de Covarrubias et un ouvrage en latin de Gregorio López Madera<sup>63</sup>. Peut-être découvrira-t-on, un jour, d'autres vestiges de sa collection dans le fonds ancien de la Bibliothèque municipale ? Gilles Le Mazuyer, premier président au Parlement, Gabriel Vézian, conseiller au sein de

59. *Le Gouvernement de Sanche Panza*, édité par C. E. Caldicott, p. 36 ; voir aussi p. 9.

60. *Le Registre de La Grange (1658-1685), précédé d'une notice biographique, publié par les soins de la Comédie-française*, Paris, 1876.

61. *Catalogue du fonds hispanique 1475-1815 : auteurs et éditions hispaniques*, Toulouse, imprimerie municipale, janvier 1988, 123 p.

62. Pierre BOREL, *Les Antiquitez... de la ville & conté de Castres d'Albigeois & des lieux qui sont à ses environs*, Castres, 1649, 2<sup>e</sup> livre, p. 125.

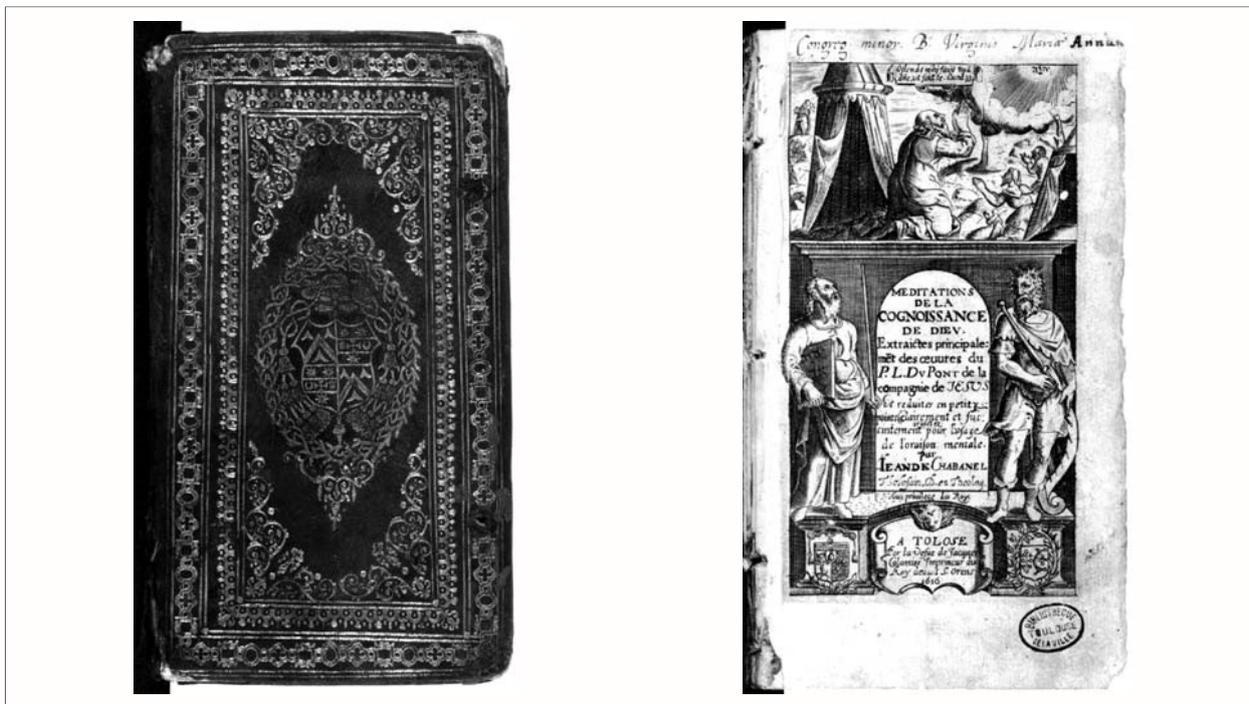


FIG. 6 et 7. OUVRAGE ESPAGNOL DE LUIS DE LA PUENTE TRADUIT PAR JEAN CHABANEL : page de titre gravée et reliure aux armes de Léonard de Trapes, archevêque d'Auch († 1629). Bibliothèque d'étude et du patrimoine, Toulouse. Cliché G. Boussières.

cette même institution, Sérignol, trésorier du roi de France à Toulouse<sup>64</sup>, Pierre Deganeau, apothicaire à Cahors<sup>65</sup>, Jean Lacoste, professeur de Droit à l'Université de Cahors, puis à Toulouse<sup>66</sup>, Antoine Le Franc, qui fut l'ancêtre de Jean-Jacques Le Franc de Pompignan<sup>67</sup> disposaient assurément de belles bibliothèques où les livres hispaniques faisaient plutôt bonne figure aux côtés des livres italiens. Et n'oublions pas, pour clore cette brève énumération, les ouvrages espagnols qui ont appartenu aux ordres religieux tels que les Minimes, les Franciscains<sup>68</sup>, les Jésuites, les Dominicains<sup>69</sup> ou les Bénédictins de la Daurade rattachés à la Congrégation de Saint-Maur<sup>70</sup>.

Une telle enquête serait incomplète sans le dépouillement systématique des bibliothèques particulières dont les inventaires ont survécu aux outrages du temps et aux avatars de l'Histoire. Il m'est impossible d'analyser en détail, ici, les quelque quarante cabinets de livres que j'ai exhumés des Archives départementales de la Haute-Garonne et qui ne constituent d'ailleurs qu'un maigre échantillon des matériaux qu'il faudrait véritablement réunir

63. Christian PÉLIGRY, « Les Livres espagnols de François Maynard », dans *Cahiers Maynard*, n° 9, 1979, p. 22-30.

64. M. de Sérignol, qui possédait notamment le *Traité du château de l'âme* (Lyon, 1616), de Thérèse d'Avila, demeurait place Mage, à Toulouse.

65. Une cinquantaine d'ouvrages ayant appartenu à Pierre Deganeau ont été repérés dans le fonds ancien de la Bibliothèque municipale, dont plusieurs sont d'auteurs espagnols ou portugais (Amatus Lusitanus, Martinez Mascarenhas, Luis de Mercado, Zacuto).

66. Jean Costa ou Lacoste fut professeur de Droit à Cahors, puis à Toulouse où il mourut en 1637.

67. Antoine Le Franc, qui signait la plupart du temps, était licencié en Droit ; il rédigea son testament en 1645. On a recensé, à ce jour, plus d'une centaine d'ouvrages portant son ex-libris, parmi lesquels Antonio Agustín, Francisco de Amaya, Juan Huarte et Ramirez de Prado.

68. Les Franciscains de Toulouse possédaient notamment les six volumes de la célèbre Bible polyglotte imprimée à Alcalá de Henares en 1514-1517, à l'initiative du cardinal Cisneros, et toujours présente dans les collections de la Bibliothèque municipale.

69. Manuscrit 883 de la Bibliothèque municipale : *Repertorium librorum tam in pluteis quam in tabulis huius bibliothecae anno 1683*. 136 ff. Cet inventaire comporte une foule d'ouvrages à caractère religieux composés en latin par des auteurs espagnols ou portugais, mais aussi un petit nombre de livres en langue espagnole, notamment quatre ouvrages de Luis de Granada ( *Guía de pecadores*, *Catecismo*, *Memorial de la vida christiana*, *Simbolo de la fe*), *Las postrimerias del hombre*, de Pedro de Oña, *Elogios de Cristo* et *Elogios de santos*, de Miguel de la Sierra, *Panegíricos* de Pedro de Valderrama, ainsi que plusieurs livres d'histoire composés par Antonio de Remesal ( *De la provincia de Chiapa*), Agustín Dávila ( *De la provincia de México*), Gonzalez Dávila ( *De las grandezas de Madrid*). Tous, hélas, ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

70. L'inventaire de la bibliothèque de la Daurade, dressé le 2 mars 1640 (A.D. Haute-Garonne, 102 H 139) comportait 932 livres en 1640 et 1561 cinquante ans plus tard. De cette bibliothèque riche surtout en Bibles et commentaires bibliques, en ouvrages de théologie et de spiritualité, Pères de l'Église, conciles, sermons et autres livres de controverses, proviennent notamment le *Catéchisme ou introduction au symbole de la foi*, de Louis de Grenade (Paris, 1665), le *Memorial de la vie chrétienne* (Paris, 1667) du même auteur, ainsi que les *Exercices spirituels* de Garcia de Cisneros (Paris, 1655).

pour avoir une idée précise des préoccupations intellectuelles et des lectures du public toulousain ; mais l'examen de ces inventaires montre sans conteste que le public cultivé – membres du clergé, professeurs de l'Université, médecins, marchands, conseillers, avocats ou présidents au Parlement – accueillait volontiers les productions littéraires, scientifiques ou religieuses d'outre-Pyrénées que l'on cherchait vainement tout à l'heure dans les répertoires bibliographiques du Midi toulousain<sup>71</sup>. La plupart des bibliothèques étudiées appartenaient à des magistrats pour lesquels le livre était un instrument de travail quotidien ; il ne faut donc pas s'étonner d'y découvrir de nombreux juristes espagnols du Siècle d'or et aussi, en bonne place, les théologiens, les auteurs d'ouvrages de spiritualité ou de piété, tel Louis de Grenade qui apparaît comme un indiscutable best-seller. Mais la littérature de divertissement n'est pas absente de ces collections de livres d'où se détachent quelques grands noms : Cervantès, Quevedo, Mateo Alemán, Lope de Vega, Garcilaso de La Vega, Boscán, Pedro Mejía. À titre d'exemple, choisissons la bibliothèque de Jean-Georges de Garaud-Duranti, seigneur de Donneville, président à mortier au Parlement de Toulouse. Après sa mort, survenue le 30 août 1684, le libraire Rollet Le Duc dressa minutieusement l'inventaire de cette belle collection de plus de trois mille volumes, qui avait appartenu successivement à Bertrand de Caminade, abbé de Belleperche, à Philippe de Caminade (†1653) et au gendre de ce dernier, Jean-Georges de Garaud-Duranti. C'est la Bibliothèque municipale qui détient aujourd'hui ce précieux document, d'une remarquable précision (Ms 884) ; le catalogue reflète surtout la culture de Philippe Gaubert de Caminade, un homme qui fut non seulement un juriste mais aussi un fin lettré (« lo grand Caminade », selon Doujat, « la flor dels braves moundis »)<sup>72</sup>, récompensé à plusieurs reprises par l'Académie des Jeux floraux qui lui accorda en 1622 l'églantine, en 1625 le souci, et la violette en 1627. Une quarantaine d'ouvrages en langue espagnole figurent à la fin du catalogue, suivis par les ouvrages en italien qui sont beaucoup plus nombreux<sup>73</sup> ; ils sont classés par genres : on y trouve les historiens Zurita, Sandoval, Florián de Ocampo, Pérez de Hita, et aussi l'*Arte de navegar*, de Pedro de Medina ; apparaissent également, en clair ou en filigrane, les noms de Quevedo, Guevara, Pérez de Montalbán ; on relève, parmi les œuvres dévotes, la *Conversión de la Magdalena*, de Malón de Chaide, et encore et toujours, les œuvres de Luis de Granada et de sainte Thérèse ; les poètes sont représentés par Góngora et Lope de Vega (avec notamment, de ce dernier, la *Hermosura de Angélica*) ; ajoutons enfin à cette liste deux œuvres majeures : la Célestine et le Don Quichotte. Il faudrait, de toute évidence, rechercher, dépouiller et analyser bien d'autres bibliothèques privées ainsi que les fonds de librairies<sup>74</sup> dont l'examen pourrait projeter une vive lumière sur le commerce du livre et les goûts du public cultivé.

Ces notes impressionnistes sur le thème de Toulouse et l'Espagne n'épuisent pas le sujet, il s'en faut de beaucoup, mais en suggèrent les multiples aspects. Il faudrait poursuivre cette enquête pour essayer de mieux comprendre quelle fut la place de l'Espagne dans les préoccupations, la conscience collective des toulousains, au XVII<sup>e</sup> siècle. Que connaissait-on alors réellement de l'Espagne, de ses mœurs, de son histoire, de sa culture ? Comment fut-elle perçue ? Le regard porté sur le pays voisin passait-il par le prisme déformant des préjugés, de l'ignorance ou de l'intolérance ? Je n'ai développé ici que quelques aspects de cette problématique, mais en attendant de réunir d'autres informations pour dépasser les jalons d'une étude encore incomplète, je suis d'ores et déjà persuadé que la ville des capitouls reçut, au XVII<sup>e</sup> siècle, l'empreinte profonde de l'Espagne.

71. Yannick Menez a mené à bien, sous la direction de Michel Taillefer, un travail consacré aux bibliothèques toulousaines des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles (mémoire de maîtrise soutenu à l'Université de Toulouse-Le Mirail en 1996). Ce ne sont pas moins de 660 inventaires après décès comportant des livres qui délimitent le périmètre de son étude. Retenons simplement ici trois informations : tout d'abord, au cours de la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, les petites bibliothèques, riches tout au plus de 5 livres, constituent 60,7% des collections étudiées (p.7) ; en second lieu l'auteur observe, pendant cette même période, que le Droit occupe une place prépondérante dans les bibliothèques et forme environ le tiers des ouvrages qu'elles contiennent « en raison notamment du grand nombre de juristes parmi les possesseurs de livres » (p. 62) ; enfin si l'on s'interroge sur la représentation des langues étrangères, « on trouve beaucoup de livres en espagnol, et surtout en italien. L'influence de l'Espagne diminue cependant nettement au cours de la période, l'auteur le plus connu restant Cervantès, pour son *Dom Quixote de la Mancha* » (p. 66). Toutefois Yannick Menez ne nous donne guère de renseignements précis sur la diffusion du livre espagnol à Toulouse.

72. Jules CHALANDE, *Histoire des rues de Toulouse*, Marseille, Laffitte reprints, 2003, p. 370.

73. Yannick MENEZ, dans son ouvrage cité, p. 69 et suivantes, répartit ainsi les 3.320 livres de cette importante bibliothèque : Théologie (21,5%), Droit (9,9%), Histoire (18,8%), Belles-Lettres (41,5%), Sciences et Arts (6,2%). Les livres en latin sont, de loin, les plus nombreux (60,6%), suivis des livres en français (26,3%) et en italien (9,6%) ; « le reste, très peu important », écrit l'auteur, « se partage entre l'espagnol et le grec » (p.72). Le rapport entre l'espagnol et l'italien, ici nettement en faveur de cette dernière langue, est presque de 1 à 10.

74. Nous mentionnerons ici l'inventaire de Pierre Jagourt, décédé en 1602, qui tenait boutique rue de la Porterie (A.D., 3 E 11919), celui de Martin Malhebiou, libraire au Palais, en 1616 (*Ibidem*, 11932) ou encore celui de Dufaur, en 1675, qui comportait, outre de nombreux ouvrages hispaniques, plusieurs centaines d'exemplaires brochés ou « en blanc » du *Chemin de Saint Jacques*, qu'il venait sans doute de mettre au jour (*Ibidem*, 3 E 12440).